

IMPORTANTE FUITE DE SODIUM A MONJU

Pour évacuer la chaleur de la réaction nucléaire produite par la plutonium au centre des surgénérateurs, les techniciens ont choisi d'utiliser le meilleur conducteur de chaleur possible : le sodium. Mais ce métal qui fond à basse température et qui est donc utilisé sous forme liquide, a d'autres propriétés : sous forme liquide, il s'enflamme spontanément au contact de l'air ; même à froid, il explose au contact de l'eau... et ceci l'amène à réagir violemment avec le

1995 à 19h47, heure locale, une alarme signale une surchauffe et un début d'incendie à la sortie du second circuit de refroidissement. A 19h48, un détecteur d'hydrogène indique qu'il y a une fuite de sodium. Ce sodium n'est pratiquement pas radioactif. Les opérateurs se rendent sur place croyant à une possible erreur. Une importante fumée a envahi la pièce. A 20h, la réaction nucléaire est ralentie et l'on commence à refroidir le réacteur. A 20h35, les autorités de sûreté sont

tonnes) a été transvasée dans un autre circuit. Le 10 décembre, à 2 heures du matin, des employés de la centrale essaient d'entrer dans la salle enfumée : trop de fumée et encore des flammes. Nouvel essai à 10 heures, sans plus de succès. Enfin, vers 16 heures, il est possible d'entrer. L'origine de la fuite est repérée : une fissure de 30 cm de long sur 1 cm de large. L'essentiel du sodium s'est oxydé à l'air et n'a pas brûlé. L'oxyde forme une tache au sol de 3 m de diamètre et 30 cm d'épaisseur soit environ 1 m3 (une tonne).

Une première enquête révèle que :

- Les indicateurs de fuite ont mal fonctionné,
- Le système d'extinction automatique n'a pas fonctionné,
- le système de ventilation n'a pas été arrêté automatiquement et un nuage de soude et d'hydrogène est sorti pendant trois heures avant que l'on stoppe les ventilateurs manuellement... le nuage était corrosif mais heureusement pas radioactif,
- Les indicateurs thermiques ont été mis hors d'usage par l'excès de température (ils n'étaient prévus que pour 600°C alors que l'incendie les a chauffés à 1500°C),
- La procédure d'alerte des autorités n'a pas été respectée,
- La procédure d'arrêt immédiat n'a pas été respectée,
- Les informations communiquées par les responsables de la centrale ont été tronquées visant à minimiser les faits.

Bref, malgré les 50 milliards de francs investis dans ce qui devait être un bijou technologique, rien n'a fonctionné comme prévu !

Les réactions au Japon

La préfecture a protesté devant la lenteur de l'alerte. Les

Le "Superphénix" japonais vient de connaître un accident significatif et il faudra au moins deux ans pour le réparer. Une nouvelle fois le sodium est mis en cause.

béton qui contient une importante quantité d'eau. La réaction avec l'eau libère un nuage de soude corrosif et de l'hydrogène, gaz fortement explosif. Alors qu'en acceptant d'avoir un rendement un peu moindre, il aurait tout à fait été possible d'utiliser un fluide caloporteur inoffensif, les techniciens du nucléaire, en France comme ailleurs, ont tous choisi d'utiliser le sodium dans les surgénérateurs.

La fuite de sodium

Le surgénérateur de Monju, construit dans le centre du Japon, d'une puissance de 280 MW (soit quatre fois moins que Superphénix) vient d'être le théâtre du plus grave accident de l'histoire des centrales nucléaires japonaises. Le 8 décembre

alertées. A 20h48, la mairie est informée. A 21h20, arrêt de la réaction nucléaire. A 22h40, on commence les travaux de siphonnage du sodium dans un caisson étanche souterrain chargé d'étouffer toute réaction chimique. environ 80 m3 (soit un peu moins de 80 tonnes) sont ainsi neutralisés. L'opération se termine à 0h15. La boucle complète contient 280 m3 mais la fuite semble ainsi neutralisée. Le 9 décembre, à 7 h40, le préfet se rend sur place et s'inquiète des retards pris à informer les autorités de la gravité des faits. A 14 h, un employé en tenue de protection essaie d'entrer dans la pièce condamnée mais une épaisse fumée de soude l'empêche d'entrer. La presse commence à alerter l'opinion. En fin de journée, la totalité des 280 m3 de sodium en cause (soit environ 250

journalistes ont vu la fumée qui sortait du réacteur sans savoir d'abord ce qui se passait. La première conférence de presse n'a eu lieu qu'au bout de 24 h et l'Agence Science-Technique et Donen (la Cogéma japonaise) ont alors parlé "d'accident grave". On apprend que la fuite s'est produite lors des essais de montée en puissance : la centrale toute neuve, après de nombreuses pannes comme Superphénix, ne fonctionnait qu'au tiers de sa puissance. Lors des multiples procédures juridiques tentées par les opposants, l'Agence Science-Technique avait déclaré, mi 1994 : "Le Japon est au top niveau de la technique de soudage et il est difficile d'envisager la possibilité d'une fuite". On croirait entendre parler un responsable d'EDF ou du CEA chez nous !

La ville voisine de Kyoga n'a pas donné l'alerte à la population qui prévoit l'émission d'un message sur les écrans de télévision. Dès le 9 décembre, les élus communistes de la ville demandent l'arrêt définitif du réacteur. Plus de 800 000 signatures avaient été collectées contre la mise en route du réacteur mais seulement quelques centaines de personnes avaient manifesté le jour de la mise en route. Le 17 décembre, près de 20 000 manifestants ont défilé devant la centrale pour demander son arrêt définitif.

Le gouvernement japonais a annoncé que les réparations prendraient au moins deux ans... et, dans un premier temps, que le Japon ne renoncerait pas à la technique des surgénérateurs et espérerait même en construire de nouveaux. Début janvier, changement de ton : le gouvernement annonce le gel de son programme surgénérateur.

Les réactions en France

Dès le 9 décembre, les groupes antinucléaires japonais avertissaient les Européens contre Superphénix de l'accident. Un communiqué est alors diffusé à toute la presse française. Sur le moment, seules quelques lignes sont publiées, reprenant un vague communiqué de l'AFP annonçant un début d'incendie dans le réacteur et la maîtrise de l'incident au bout de 48 h. Relancés par téléphone, les journalistes répondent que l'actualité sociale les empêche de parler du sujet. S'il est



Action contre le consulat du Japon à Lyon : une délégation des Européens contre Superphénix manifeste son soutien aux antinucléaires japonais (photo François-Luc Fort)

vrai que l'on est en pleine grève, cela n'empêche pas les journaux de nous parler tous les jours des ennuis de santé de Mickael Jackson. Seul Arte sauve l'honneur en réalisant un long reportage à partir d'images achetées aux télévisions japonaises. Il faut dire qu'Arte est pour moitié allemande et que côté allemand, les journalistes se font un plaisir de rappeler que l'Allemagne a renoncé à la mise en route du surgénérateur de Kalkar, de même puissance que Monju (mais oublie que l'Allemagne finance 16 % de Superphénix !)

A force de pression, le Dauphiné Libéré finit par donner la parole... au directeur de Superphénix, Bernard Magnon qui minimise l'accident et surtout ment effrontément en affirmant : "que nous avons déjà eu quatre fuites de quelques cm³ à une dizaine de litres en 1990". La réalité est tout autre : en mars 1987, entre quinze et vingt tonnes de sodium se sont échappés d'une fissure du barillet ce qui a nécessité deux ans de réparation. Le réacteur Phénix à Marcoule, de la même taille que Monju, a lui connu déjà vingt-cinq de ces fuites en 20 ans de fonctionnement, heureusement sans conséquence. Par contre, à Cadarache, lors de la vidange du réacteur Rapsodie, d'une faible puissance, une explosion d'une centaine de kilos de sodium a provoqué la mort, le 2 avril 1994, du spécialiste des feux de sodium français et a blessé quatre autres personnes : le souffle de l'explosion ayant provoqué l'effondrement d'une dalle de

béton. Enfin, la presse nationale finit par comprendre l'importance de l'affaire et le 15 décembre, Libération y consacre un article, Le Monde y consacre un tiers de page le 20 décembre... en faisant bien le parallèle avec Superphénix.

Faut-il que ça pète pour qu'on l'arrête ?

Pendant ce temps, Superphénix ayant fini de réparer sa dernière panne du 23 octobre, redémarre le 21 décembre... jusqu'à la prochaine. L'affiche publiée par les Européens contre Superphénix à l'automne "Faut-il que ça pète pour qu'on l'arrête" est de plus en plus d'actualité. A force de répéter que nous sommes les meilleurs : meilleurs que les Américains à Three-Miles Island (28 mars 1979), meilleurs que les Russes à Tchernobyl (26 avril 1986), meilleurs que les Japonais à Monju (8 décembre 1995), vous verrez qu'on battra tous les records. On en a les moyens : Superphénix est quatre fois plus gros que Monju, contient 5000 tonnes de sodium et 5 tonnes de plutonium, de quoi détruire une bonne partie de l'Europe. Ce jour-là les ouvriers de garde pourront chanter le tube de nos stades : "Ce soir on vous met, on vous met le feu..."

Michel BERNARD